

La g@zette

du Valbonnais

N° 61 – Janvier 2013

Le Chœur des Ecrins enchante Noël !



« Noël est plus beau aux champs qu'à la ville. » note Antoine Le Roux de Lincy (1806 –1869)



La Belle Epoque, invitée par le Chœur des Ecrins au concert du 23 décembre 2012.



Les deux chorales réunies dans le chœur de l'église Saint Pierre à Valbonnais.

L'ascendance paternelle de Jacques-Joseph et de Jean-François Champollion

A l'occasion du 150^e anniversaire du déchiffrement des hiéroglyphes, un article a été publié en janvier 1973 par le colonel Jean Oherne, dans le bulletin mensuel de l'Académie delphinale, intitulé « *L'ascendance dauphinoise de Jean-François Champollion* ». A partir des registres des paroisses de Valbonnais, des Engelas, de Valjouffrey ... des archives anciennes de la commune de Valbonnais, d'archives notariales et des papiers de famille des Champollion, l'auteur nous dresse un tableau de ses trouvailles. L'auteur de la g@zette du Valbonnais a proposé, dans son dernier numéro, un large extrait de cet article pour faire connaître l'ascendance de Jacques-Joseph, dit Champollion-Figeac et son frère cadet, le génie savant Jean-François Champollion, déchiffreur des hiéroglyphes en 1822. Alors lisons la suite de cette histoire familiale :

Jacques restera au pays et y fondera un foyer en 1725. Depuis plusieurs années son frère Jean est parti de Valjouffrey ; il a pris femme en 1719 aux Engelas, gros hameau de la communauté de Valbonnais, et s'y est fixé.

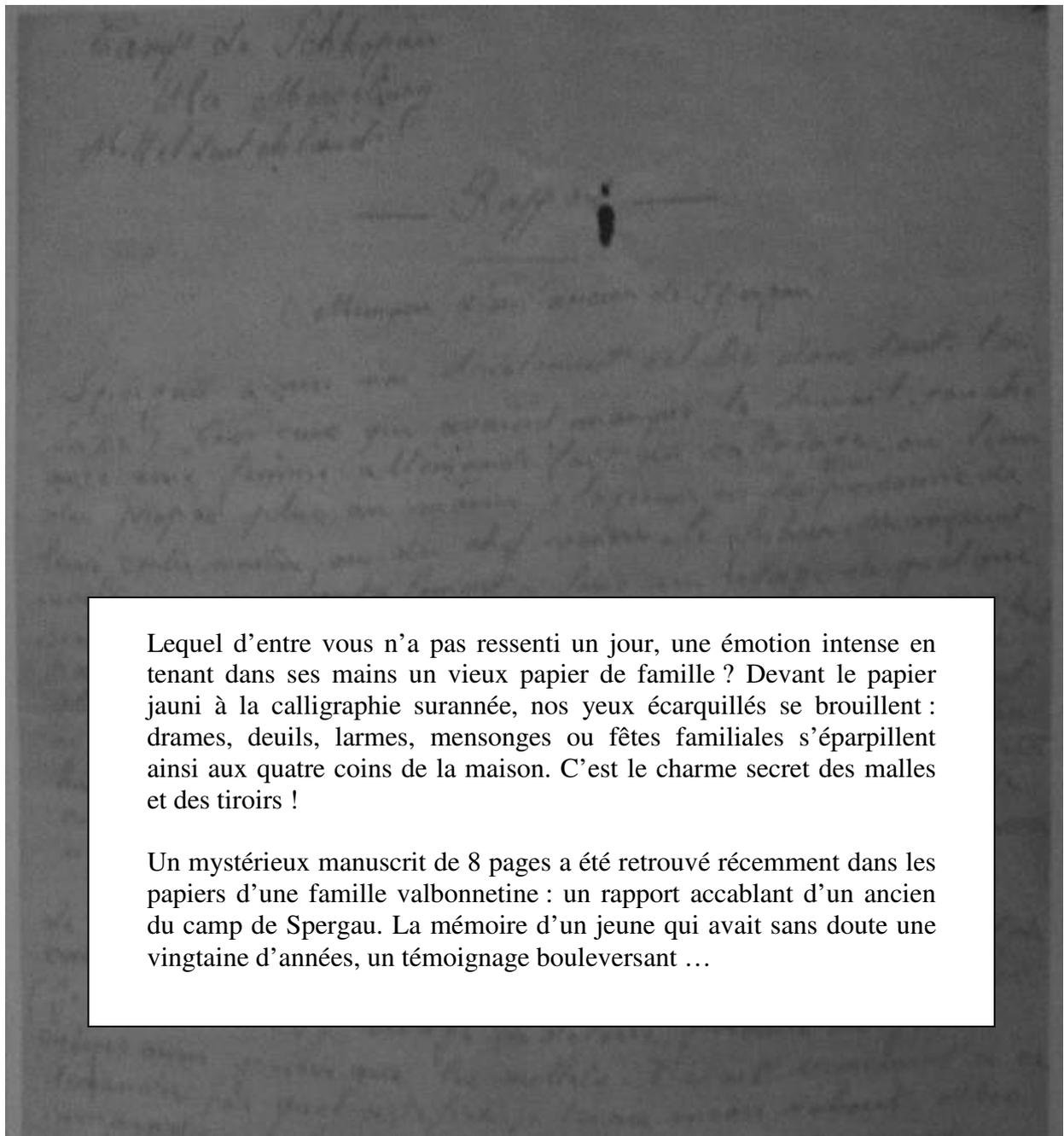
Barthélemy fera de même : il épouse en 1727 une fille du hameau de La Roche dans la communauté de Valbonnais, Marie Géréoud (qui sera ainsi la future grand-mère de Jean-François et de Jacques-Joseph) et s'installe dans ce hameau.

Des Engelas à La Roche, il y a tout juste un kilomètre : Barthélemy et Jean, pendant toute leur existence, entretiendront de constantes relations ; ils conserveront également un contact étroit avec les autres membres de leur famille restés au Valjouffrey natal.

Les Champollion des Faures en Valjouffrey ne pouvaient être, comme les autres habitants de ce village déshérité, que des agriculteurs de modeste condition ; toutefois l'émigration saisonnière, pratiquée sous forme de colportage effectuée pendant les mois d'hiver dans d'autres provinces souvent fort lointaines, venait apporter dans chaque foyer un supplément de ressources très appréciable ; les hommes qui le pratiquaient apprenaient aussi beaucoup au cours de leurs longs voyages ; c'est un fait établi que les habitants de ces hautes vallées avaient un niveau d'instruction bien supérieur à celui du petit peuple des villes. Les registres de l'état religieux renferment de très nombreuses signatures des Champollion de Valjouffrey : certaines sont fort belles ; nombre de femmes savent, elles aussi, signer, ce qui à l'époque était rare en milieu rural. Par contre Barthélemy, le futur grand-père des égyptologues, ne savait pas signer.

L'implantation à Valbonnais de Jean Champollion (hameau des Engelas), puis de Barthélemy (hameau de La Roche) marque un tournant dans l'histoire de la famille. Sur le plan matériel d'abord, une certaine aisance va s'instaurer, qui par la suite ira croissant. Les enfants vont par ailleurs recevoir une instruction satisfaisante, les aînés notamment. Devenus bientôt des notables, les Champollion de La Roche vont nous fournir un intéressant exemple de l'ascension, à cette époque, de nombre de familles rurales issues pourtant des villages les plus défavorisés de la montagne dauphinoise.

Mémoire d'un ancien de Spergau ...



Lequel d'entre vous n'a pas ressenti un jour, une émotion intense en tenant dans ses mains un vieux papier de famille ? Devant le papier jauni à la calligraphie surannée, nos yeux écarquillés se brouillent : drames, deuils, larmes, mensonges ou fêtes familiales s'éparpillent ainsi aux quatre coins de la maison. C'est le charme secret des malles et des tiroirs !

Un mystérieux manuscrit de 8 pages a été retrouvé récemment dans les papiers d'une famille valbonnetine : un rapport accablant d'un ancien du camp de Spergau. La mémoire d'un jeune qui avait sans doute une vingtaine d'années, un témoignage bouleversant ...

La mémoire, c'est bien commode, tu entasses des souvenirs, des secrets... Dans cette vieille commode aux tiroirs emboîtés, le manuscrit dormait sans doute dans un tiroir coincé. Qu'il est difficile d'être le témoin vivant de l'inconcevable ! Et cette souffrance terrible de ne pouvoir être entendu, lorsqu'on revient chez les siens ! La froideur de la plume ou la trace éphémère d'un crayon de papier... et Noël dans tout ça ?

Camp de Schkopau
Uber Merseburg
Mitteldeutschland

_____ Rapport _____

(Mémoire d'un ancien de Spergau)

Spergau a un nom tristement célèbre dans toute la Saxe. Tous ceux qui avaient manqué le travail, couché avec une femme allemande, fait du sabotage ou tenu des propos plus ou moins élogieux en la personne de leur contremaître ou du chef vénéré, le führer, se voyaient inviter un peu brutalement à faire un stage de quelques semaines dans ce Straflager (camp disciplinaire). Il était fort rare que la durée de la peine infligée soit strictement observée. Pour ma part je devais faire huit semaines. J'en ai fait douze. J'ai connu des prisonniers qui passaient leur huitième mois et devaient partir par la suite en camp de concentration. Normalement la peine ne devait pas dépasser un ou deux mois.

Le 22 mars dernier épuisé par quatre mois de prison et de camp, j'étais enfin libéré. Je ne pesais plus que 44 kilos (Je mesure 1.65), visage déterré, poitrine de gosse, cuisses aussi grosse que les mollets. C'était vraiment à se demander par quel artifice je tenais encore debout et les camarades ont frémi d'horreur en me voyant arriver. Malgré mon état, je n'ai jamais pu obtenir par le docteur Allemand, ni un supplément de nourriture, ni du repos. J'allais au travail en pantoufles, vu l'enflure de mes pieds. Des amis m'ont fait heureusement aide et j'ai pu ainsi reprendre figure humaine. Mais si je suis pour ainsi dire sauvé. Il m'en reste pas moins des traces de ces trois mois de stage. Je passe la moitié de ma journée allongé, car je souffre de rhumatismes aux jambes.

Voici ma triste histoire, semblable à celle de tant d'autres. Le 20 novembre 1944, j'étais arrêté par la (Gestapo) avec une cinquantaine d'autres camarades français de l'usine sous l'inculpation avoir écouté la Radio Anglaise et fait partie d'un groupe de résistance organisé secrètement au camp par notre délégué (Frossard) arrêté précédemment. Je m'y attendais depuis une huitaine de jours, ayant découvert que dans ma chambre un français du nom de (...) était indicateur de la Gestapo. Chaque jour je communiquais à toute la carrée les dernières nouvelles de la radio anglaise que j'avais écoutée pendant la nuit dans la chambre d'un Belge George Desmaret. Le mouchard en transmettait à l'interprète du camp Beno mais il n'a jamais pu savoir par moi le nom du propriétaire du poste. Je crois qu'une femme fut mise dans le jeu et, par un autre camarade, en obtint le renseignement. Desmaret fut arrêté 15 jours avant moi, et lorsque je passais à l'interrogatoire, ce qu'ils purent obtenir de moi, fut d'avoir écouté une seule fois la radio Anglaise. Il avait tout avoué.

NDLR : l'auteur de la g@zette du Valbonnais a essayé de respecter la forme et la teneur de ce manuscrit. A la 3^e ligne, il a laissé *élogieux*, malgré le contresens ! Plus loin, il a gommé le prénom et le nom de l'indicateur ! Il faut dire que notre rapporteur a utilisé une mine de crayon à papier avec un suprême degré de dureté !



Edzala ka ou fur ! c'est la clef de la réussite de cette fête du village nous dit André : « Dès que j'eus cette fête en perspective, l'idée de devoir me déguiser me mit la tête à l'envers ». Une décennie s'achève, sacralisant un peu plus ce premier samedi de septembre. Dès potron jacquet, la farine se mélange aux œufs dans les chaumières. Autour du four, on sue, on ne chôme pas ! A la 11^e heure, « on ne rigole plus, sauvez-vous de devant, on enfourne et aux plus curieux, gare au coup de **palo** ! ». On s'est déguisé pour rendre hommage à ces paysans d'antan qui nous ont légué le four : « chapeaux, bérêts, vesti, brayes, grôles, sabots, tabasous, berloques et coutillous » sans trop travestir les vieux us et le langage de nos ancêtres. Bientôt, les tartes et les pognes de taillons sont cuites. Alors on défourne avec la **palu** et on commente : « **ù ko léi rima, ù ko léi ...** » comme au bon vieux temps de notre **Edzala** (Les Engelas). André rectifie : « Aux Angelas, tout est bon pour le bidon, qui bien rempli, pousse le ceinturon, avant de goûter la gnole et le genépi maison ».

Une rose à NOËL ...



Dans un jardin valbonnetin sis au lieu-dit La Tourache, nous avons rencontré la fameuse Rose de Noël, *helleborus niger*, avec son rhizome persistant noir et sa fleur blanche ombrée de rose. Jadis, deux grains de cette plante magique suffisaient pour soigner un grain...de folie, mais Jean, en doublant la posologie de l'apothicaire, fabule encore « Avec quatre grains d'ellébore. » pour purger le cerveau d'une pauvre tortue. Cependant je voudrais soulever un lièvre : dans son étude sur le patois de Valbonnais, Marcelle Péry traduit *piso-tsi* par hellébore. Notre *pisse-chien* ou *helleborus foetidus*, c'est l'hellébore fétide, utilisée autrefois elle aussi pour sa vertu purgative sensée évacuer les troubles de l'esprit et traiter les affections mentales. En occitan, l'hellébore fétide se dit *marciule*, un terme qui ressemble étrangement à *marsirlu*, un joli mot patois de Valjouffrey, fleurant notre terroir, cueilli dans le mémoire de Clément Girard. Mais méfiez-vous de ces beautés fatales à la cruauté douce : tous ces (h)ellébore sont des plantes vénéneuses !

